

MÉMOIRES DE FEMMES

*Les femmes, gardiennes
de la mémoire du monde*

MÉMOIRES DE FEMMES

23 - 31 mars 2026
Paris, UNESCO

**coorganisé par la Délégation permanente de l'Italie auprès de
l'UNESCO à Paris**
Associazione Genesi
San Patrignano
Brandart
Terre & Fils

sous la direction d'Ilaria Bernardi

BRANDART

TERRE & FILS
Fondation

En cette époque violente et insensible aux injustices qu'il nous est donné de vivre, qui fait éclater nos certitudes et érode nos meilleurs sentiments, aux quatre coins de la planète on trouve toujours des femmes occupées à recoudre les plaies du monde, en éclairant les jours sombres de l'humanité.

Elles l'ont d'ailleurs fait de tout temps. En silence, avec grâce et courage, parfois négligées, souvent ignorées.

Elles l'ont toujours fait avec responsabilité: les «mémoires de femmes» – que nous célébrons dans cette superbe exposition, très actuelle à bien des égards – ne sont autres que l'écho vital de leur appel récurrent à faire preuve d'un indispensable sens de responsabilité, une responsabilité ancienne, individuelle et collective, à la fois visionnaire et réaliste, capable de s'adresser aux consciences et de rendre au monde son discernement.

Alors que nous sommes mis à rude épreuve par le retour de la guerre en tant qu'outil ordinaire de politique internationale, par la multiplication des catastrophes climatiques et des aléas sociaux liés à la révolution numérique, célébrer aujourd'hui les « mémoires de femmes » à la Maison de l'UNESCO signifie s'en remettre humblement à une boussole capable de nous réorienter parmi les quelques lueurs d'espoir afin de reconstruire le sens le plus profond qui seul peut garder l'humanité unie et solidaire.

Le respect que chaque Pays est ainsi invité à amplifier envers la priorité globale « Égalité des genres » de l'UNESCO devient dès lors la mesure concrète de l'engagement commun à cet égard, en tant que question qui relève éminemment des droits humains, et qui se place à ce titre au cœur même de l'incontournable ambition de l'UNESCO de bâtir une paix durable.

Liborio Stellino

Ambassadeur, Délégué permanent de l'Italie auprès de l'UNESCO

Fondée en 2020 à mon initiative, Associazione Genesi est née de la conviction que l'art contemporain peut constituer un instrument privilégié pour promouvoir la sensibilisation aux droits humains et contribuer à la formation d'une citoyenneté plus responsable et socialement engagée. C'est dans cet esprit qu'a été créée la Collezione Genesi, qui réunit des œuvres d'artistes de différentes générations et origines géographiques, unis par la volonté d'interroger les questions culturelles, sociales, environnementales et politiques les plus urgentes de notre temps.

Parallèlement à la collection, l'Association a développé dès 2021 un programme international d'expositions consacré aux thèmes des droits humains, devenant à partir de 2025 un véritable musée itinérant d'art contemporain.

C'est dans ce parcours que s'inscrit l'exposition *Italian Art and Human Rights*, présentée en 2023 au Palais des Nations des Nations Unies à Genève, à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de la Déclaration universelle des droits de l'homme.

Cette exposition a mis en lumière la contribution de l'art italien, de l'après-guerre à nos jours, à la réflexion sur les grandes questions sociales contemporaines.

En 2025, ce dialogue entre art et institutions internationales s'est poursuivi avec *Speculum*. De l'autre femme, présentée au Parlement européen à Bruxelles à l'occasion de la Journée internationale des droits des femmes, une exposition qui a redonné toute sa centralité au regard féminin sur les grandes questions liées aux droits humains. L'exposition présentée en mars 2026 à l'UNESCO à Paris s'inscrit dans la continuité de ce parcours et aborde la question de l'égalité de genre, en reconnaissant le rôle fondamental des femmes dans la construction de la mémoire collective et dans le développement des sociétés contemporaines. À travers les œuvres d'artistes issues de différents contextes culturels, l'exposition invite à réfléchir à la contribution des femmes à l'histoire des peuples et à la défense des droits humains.

À travers ces initiatives, Associazione Genesi entend renforcer le dialogue entre l'art contemporain et les institutions internationales, dans la conviction que la culture peut contribuer à la construction d'une société plus juste, inclusive et consciente.

Letizia Moratti

Présidente de l'Association Genesi et Cofondatrice de San Patrignano

La Fondation Terre &Fils, abritée à la Fondation de France, prend le relais du fonds de dotation Terre &Fils, créé en 2017 par Jean-Sébastien Decaux. La Fondation a pour ambition de contribuer à retisser des liens durables entre les sociétés humaines, leurs territoires et le vivant, en soutenant des projets d'intérêt général alliant cohésion sociale, savoir-faire patrimoniaux, explorations scientifiques, protection et mise en récit du monde vivant.

Considérant les savoir-faire comme une source de vitalité pour la relation entre habitants et territoires, elle soutient à travers son axe sur la biodiversité culturelle des démarches qui font des savoir-faire et des patrimoines locaux des leviers structurants pour le lien collectif et les développements territoriaux.

Convaincue par ailleurs que dans une époque marquée par l'uniformisation des modes de vie, une accélération du temps et un éloignement des sociétés humaines à la nature qui les entoure, il est nécessaire d'agir pour renforcer notre capacité à habiter et préserver les milieux naturels, la Fondation Terre &Fils lance en 2026 le Prix Terre Sauvage pour le Vivant. Il vise à soutenir des projets d'intérêt général œuvrant à mieux connaître et protéger le monde vivant. Le Prix se distingue par l'attention portée à la mise en récit des projets soutenus et à l'hybridation des regards — scientifiques, artistes, écrivains, philosophes — afin de toucher un large public. La Fondation Terre &Fils crée également les Résidences Terre Sauvage pour le Vivant destinées à accueillir durant un mois écrivains, philosophes ou artistes, dans trois lieux en France, pour favoriser l'émergence de récits renouvelant notre relation au vivant.

Jean-Sébastien Decaux

Président de la Fondation Terre &Fils

Brandart est partenaire des Maisons de toutes les industries Premium et contribue à l'élévation de l'expérience client à travers des solutions de Visual Merchandising, d'installations retail et de packaging premium.

Fondée en 2000 par Maurizio Sedgh, Brandart s'engage à promouvoir les principes d'équité sociale et de durabilité environnementale, considérés comme des piliers essentiels d'une mission d'entreprise responsable.

Fidèle à ses valeurs et à ses principes, Brandart s'associe à l'exposition « Mémoires de femmes », qui met en lumière le rôle de l'expression artistique dans la préservation et la transmission d'un patrimoine partagé, tout en favorisant le dialogue entre différentes perspectives et expériences.

Brandart se réjouit de soutenir des initiatives qui, notamment à travers l'expression artistique, valorisent la mémoire culturelle et sociale, contribuant ainsi à nourrir un dialogue plus large entre cultures et générations.

Maurizio Sedgh

Président de Brandart

L'exposition, organisée au siège de l'UNESCO à Paris, se veut une contribution culturelle et symbolique à la réflexion mondiale sur l'égalité des sexes, dans la lignée des campagnes et des politiques menées par les Nations Unies depuis l'après-guerre jusqu'à nos jours. À travers le langage de l'art contemporain, le projet met l'accent sur le rôle des femmes en tant que gardiennes de la mémoire individuelle et collective, souvent effacées ou marginalisées par les récits historiques officiels, traditionnellement façonnés par une perspective masculine.

Les œuvres exposées proviennent des collections Genesi et San Patrignano, deux institutions qui partagent un engagement fort en faveur des droits humains, de la responsabilité sociale et du pouvoir transformateur de l'art.

Les œuvres exposées montrent comment, dans différents contextes géographiques et historiques, les femmes artistes ont transformé leur expérience autobiographique et leur mémoire privée en une réflexion plus large sur la condition féminine, la transmission culturelle, la violence, l'identité, la migration, l'appartenance et la possibilité d'émancipation.

Le dialogue entre artistes historiques et contemporaines, italiennes et internationales, offre une pluralité de perspectives qui transcende les générations et les cultures, révélant une mémoire féminine qui n'est pas une archive du passé mais une force vivante, capable de façonner le présent et d'orienter l'avenir.

L'exposition se présente ainsi comme un espace de sensibilisation et d'éducation, dans lequel l'art devient un outil de reconnaissance, d'écoute et d'autonomisation, réaffirmant le rôle fondamental des femmes non seulement en tant qu'actrices actives au sein de la société, mais aussi en tant que gardiennes d'une mémoire indispensable à toute l'humanité.

Artistes participantes: Louise Nevelson, Agnes Martin, Marisa Merz, Anna Boghiguiian, Mona Hatoum, Doris Salcedo, Sabrina Mezzaqui, Monica Bonvicini, Vanessa Beecroft, Ră Di Martino, Shilpa Gupta, Binta Diaw.

Ilaria Bernardi

Commissarie d'exposition



Louise Nevelson

(Kiev, Ukraine, 1899 – New York, États-Unis, 1988)

Volcanic Magic XXXV, 1985

carton, peinture et bois sur panneau

101 × 85 × 10 cm

Louise Nevelson s'est battue pour l'affirmation de soi et l'indépendance des femmes dans l'art et la société. Ses sculptures monochromes noires, blanches et dorées, ses collages et ses assemblages, qu'elle a créés avec des morceaux de bois mis au rebut, ont déclenché un processus de transformation semblable à celui de l'alchimie, dans lequel le plomb devient or, abordant des questions toujours d'actualité aujourd'hui, telles que la mémoire et la condition des femmes dans la société.

Les collages et assemblages, de taille petite à moyenne, plus ou moins saillants et de différentes nuances de couleur, ont été réalisés sur des supports en bois ou en papier et par la juxtaposition de matériaux hétérogènes, tels que le carton, le bois, le papier journal, le papier de verre et la tôle. L'artiste s'intéressait une fois de plus à l'expérience des matériaux, à leur histoire, au temps qui les possédait, à l'action humaine qui les entourait.

Louise Nevelson participa à plusieurs expositions collectives tout au long des années 1930. En 1956, le Whitney Museum of American Art a acquis *Black Majesty* (1955). En 1962, Nevelson a représenté les États-Unis à la 31^e Biennale de Venise. Son travail a également été présenté à l'édition 1976 de la Biennale et à la Documenta 3 et 4 en 1964 et 1968. Le Whitney Museum de New York a organisé une grande rétrospective de son œuvre en 1967 et, deux ans plus tard, l'artiste a présenté sa première exposition solo dans une institution italienne, la Galleria Civica d'Arte Moderna de Turin. Nevelson a fait l'objet de nombreuses expositions à travers le monde, lui valant une reconnaissance critique importante et plusieurs récompenses. En 2007, le Jewish Museum de New York a rendu hommage à l'artiste avec l'exposition *Constructing a Legend*. Dix ans plus tard, le Moderna Museet de Stockholm a présenté ses collages et ses sculptures des années 1950 aux années 1970.

En 2018, l'exposition *The Face in the Moon* a été organisée au Whitney Museum of American Art de New York. En 2020, le Kunsten Museum of Modern Art d'Aalborg, au Danemark, a présenté l'exposition solo *Louise Nevelson – Sculptor of Shadows*.



Agnes Martin

(Macklin, Canada, 1912)

Sans titre, 1981

Acrylique et graphite sur toile

183 × 183 cm

Agnes Martin est l'une des rares femmes à s'être imposée dans le milieu de la peinture abstraite qui s'est développé après la Seconde Guerre mondiale aux États-Unis, dominé principalement par des figures masculines. Après avoir grandi au Canada, elle s'installe à New York en 1931, où elle fréquente l'université Columbia et entre en contact avec le milieu artistique très vivant, s'intéressant à la pensée orientale, en particulier au zen. Attirée par la beauté naturelle de la ville, elle s'installe ensuite à Taos, dans l'État du Nouveau-Mexique, où elle restera jusqu'à la fin de sa vie.

Dans sa production artistique, elle utilise des lignes verticales et horizontales et une gamme de couleurs restreinte et délicate afin de se détacher du monde et de lui donner une vision spirituelle, éthérée, candide, proprement féminine.

La première partie des années 1960 est marquée par l'essor de la carrière de Martin, avec sa participation à la Carnegie International (1961) et sa présence dans des expositions collectives au Whitney Museum of American Art de New York (1962, 1965, 1966), au Solomon R. Guggenheim Museum de New York (1964, 1966), au Museum of Modern Art de New York (1965) et, en 1966, à l'exposition phare sur l'art minimaliste coorganisée par Robert Smithson et Virginia Dwan à la Dwan Gallery, New York (1966). La première exposition muséale consacrée à Martin a été organisée par l'Institute of Contemporary Art de l'université de Pennsylvanie, à Philadelphie, avant d'être présentée au Pasadena Art Museum (1973). Cette exposition coïncidait avec *On a Clear Day*, son exposition personnelle au Museum of Modern Art de New York (1973), qui présentait trente sérigraphies réalisées à partir de dessins créés en 1972. En 1991, le Stedelijk Museum d'Amsterdam a organisé une rétrospective de son œuvre et, en 1992, le Whitney Museum of American Art a présenté sa première rétrospective aux États-Unis.



Marisa Merz

(Turin, Italie, 1926–2019)

La Conta, 1967

Vidéo, film 16 mm, noir et blanc, muet, 2 min 44 s.

Dans la vidéo *La Conta*, Marisa Merz se filme dans une situation typiquement féminine, évocatrice de la condition des femmes à cette époque. Elle est assise à la table de la cuisine, entourée d'ustensiles du quotidien, et ouvre une boîte de petits pois qu'elle commence à sortir un par un, les comptant uniquement en remuant les lèvres et en les disposant soigneusement dans un plat. En arrière-plan, un fragment de son œuvre *Living Sculpture* (1966) nous rappelle que, dans sa recherche, l'espace de l'art coïncide avec celui de la vie. « C'est un rythme : ce n'est même pas une question de volonté, c'est le corps lui-même qui garde le rythme, qui devient un mécanisme comme les saisons », disait l'artiste.

Au cours de sa carrière, les œuvres de Marisa Merz ont été exposées dans de nombreuses institutions prestigieuses, dont notamment : le Philadelphia Museum of Art, Philadelphie, États-Unis (2019) ; le Musée Serralves, Porto, Portugal (2018) ; le Museum der Moderne, Salzbourg, Autriche (2018) ; le Metropolitan Breuer, New York, États-Unis (2017) ; le Hammer Museum, Los Angeles, États-Unis (2017) ; la Serpentine Gallery, Londres, Royaume-Uni (2013) ; la Fondation Querini Stampalia, Venise, (2011) ; le Kunstmuseum Winterthur, Suisse (2003 et 1995). En 1982, elle a participé à la Documenta 7 à Kassel, en Allemagne. Elle a reçu le prix spécial de la Biennale de Venise en 2001 et le Lion d'or lors de la 55e Biennale de Venise en 2013.



Anna Boghiguan

(Le Caire, 1946, d'origine arménienne)

Back to the Roots, 2019

Encaustique sur papier chiffon 400 g, monté sur barres métalliques, petits aimants, socle en bois

180 × 240 × 120 cm ; socles 206 × 40 cm

Anna Boghiguan est une artiste arménienne. Au début des années 1970, elle a choisi le nomadisme comme principe de vie et de travail. La diaspora de sa famille, l'environnement multiculturel dans lequel elle a grandi, sa citoyenneté canadienne et ses voyages à travers le monde influencent ses œuvres, dans lesquelles les réflexions sur la vie nomade et précaire de notre époque s'entremêlent à une analyse lucide des phénomènes migratoires, de l'expansion coloniale et de la nature cyclique de l'histoire. En tant qu'artiste nomade, elle décrit également les aspects de différents contextes caractérisés par l'inégalité et l'oppression. Ses œuvres sont inspirées par l'observation des conditions de conflit social dans le monde contemporain à l'ère de la mondialisation.

Back to the Roots, avec ses multiples figures réalisées à l'encaustique dans un style expressionniste et aux couleurs saturées, souligne l'importance de ne jamais oublier ses racines, qui devraient toujours rester l'essence même de notre monde.

Fille d'un horloger arménien, Anna Boghiguan a étudié les sciences politiques et les arts à l'Université américaine du Caire dans les années 1960. Elle s'est installée au Canada en 1970, où elle a étudié les arts et la musique à l'Université Concordia de Montréal. Depuis le début des années 1970, tout en conservant son atelier et sa maison au Caire, Boghiguan vit et travaille de manière nomade entre l'Europe, l'Asie, l'Afrique et les Amériques. Son travail a été présenté dans le cadre de grandes expositions individuelles à travers le monde, notamment à la Power Plant de Toronto (2023), à la Kunsthau Bregenz de Venise (2022), à l'IVAM de Valence (2021), au SMAK de Gand (2020), à la Tate St Ives (2019), au New Museum (2018), au Museum der Moderne, Salzbourg (2018), ainsi que dans de nombreuses expositions collectives internationales, notamment à la 22e Biennale de Sydney (2020), au Castello di Rivoli, Turin (2019), au Museum of Modern Art, New York (2017) et à la dOCUMENTA (13), Kassel (2012). En 2015, Boghiguan a reçu le Lion d'or à la Biennale de Venise, et en 2024, elle recevra le 30e prix Wolfgang-Hahn de la Society for Modern Art au Museum Ludwig de Cologne.



Mona Hatoum

(Beyrouth, Liban, 1952)

Bunker (angle bldg I), 2011

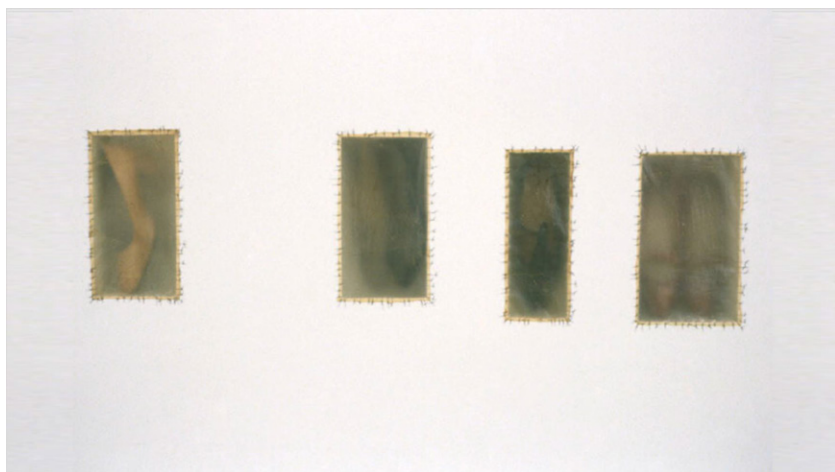
Tubes en acier doux

82 × 190 × 90

L'œuvre faisait partie de l'installation *Bunker*, présentée pour la première fois à la galerie White Cube de Londres en 2011 : à cette occasion, l'artiste a transformé les espaces de la galerie en lieux de tension exacerbée, où les géographies mondiales sont abstraites et condensées, et où les thèmes de la mobilité, de l'appartenance et du déplacement sont explorés à travers une nouvelle installation. L'installation était composée de maquettes de 23 structures architecturales vides et abandonnées. Chaque structure de base est constituée de sections de tubes rectangulaires en acier empilés qui ont été coupés et brûlés, leur donnant l'apparence de bâtiments marqués par la guerre. Bien que l'installation semble être un paysage urbain imaginaire, et d'apparence générique, bon nombre des structures font spécifiquement référence à des bâtiments de Beyrouth, la ville natale de Hatoum. Lorsque les spectateurs se promènent parmi les squelettes en acier de ces maquettes de bâtiments, chacune avec sa propre patine de trous brûlés, le violent conflit qui a marqué à la fois la surface physique et la psyché collective de la ville se rappelle à eux.

Mona Hatoum est née dans une famille palestinienne à Beyrouth en 1952. Lors d'un séjour à Londres en 1975, le déclenchement de la guerre civile libanaise l'a empêchée de retourner dans son pays natal.

L'artiste a terminé ses études à Londres à la Byam Shaw School of Art et à la Slade School of Art. Dans ses premières performances, elle a abordé des thèmes tels que le genre, la race et la relation entre la politique et l'individu, tandis que depuis le début des années 1990, elle a principalement produit des installations et des sculptures avec différents types de matériaux. En particulier, la présence de formes géométriques et de grilles dans son travail fait référence aux systèmes utilisés pour exercer un contrôle au sein de la société moderne. En 2011, elle a reçu le prestigieux prix Joan Miró décerné par la Fondation Joan Miró à Barcelone et, en 2017, le 10e prix Hiroshima Art Prize. En 2019, elle a reçu le prestigieux Praemium Imperiale à Tokyo.



Doris Salcedo

(Bogotá, Colombie, 1958)

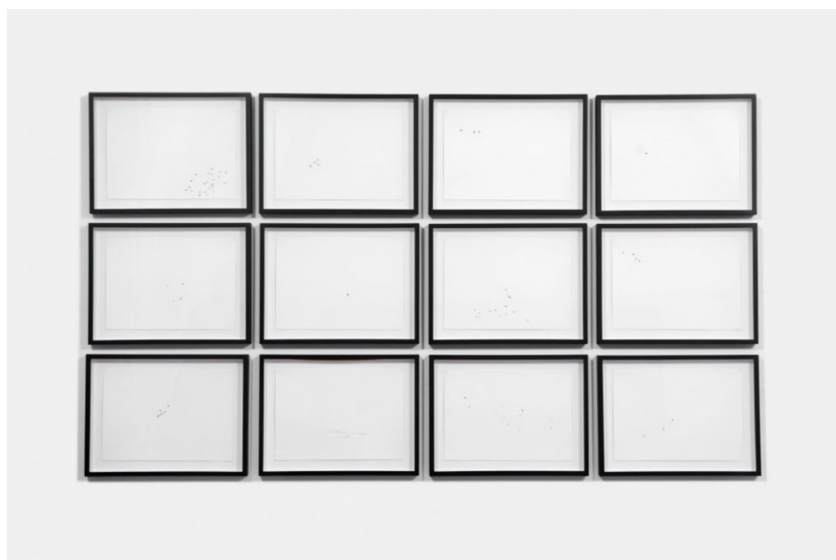
Atrabiliarios, 1993

Quatre niches en bois, huit chaussures, vessie de vache et fil chirurgical
99 × 154 × 13,7 cm

Les sculptures et installations de Doris Salcedo incarnent les vies réduites au silence des marginalisés. Elles évoquent l'absence, l'oppression et le fossé entre les démunis et les puissants. Bien qu'abstraites dans leur forme, ses œuvres témoignent à la fois des victimes et des auteurs des violences.

Atrabiliarios se compose de quatre niches en bois, à l'intérieur desquelles se trouvent des chaussures recouvertes d'une vessie de vache cousue avec du fil chirurgical et recouverte de cire. Le titre fait référence à l'expression latine *atra bilis*, qui décrit la mélancolie associée au deuil. Dans la lignée de sa dénonciation de la violence sociale dans son pays d'origine, Salcedo a récupéré pour *Atrabiliarios* les chaussures que lui ont remises les proches de femmes disparues dans différentes zones rurales de Colombie, notamment dans le contexte des *desaparecidos*. Les chaussures, qui conservent l'empreinte physique de la personne qui les a utilisées et qui ont souvent servi à identifier les restes de ces femmes, sont « cachées » ou « réduites au silence » à l'intérieur d'une boîte, dans une métaphore évidente de la vie de leurs propriétaires.

Doris Salcedo vit et travaille à Bogotá, en Colombie. Parmi ses expositions personnelles, citons celles organisées au Palacio de Cristal, au Museo Nacional Centro de Arte Reina Sofía, à Madrid (2017) ; aux Harvard Art Museums, dans le Massachusetts (2016) ; au Nasher Sculpture Center, à Dallas (2016) ; au Museum of Contemporary Art Chicago, puis au Solomon R. Guggenheim Museum, à New York ; au Hiroshima City Museum of Contemporary Art, Hiroshima (2014) ; à la Tate Modern, Londres (2007) ; au Camden Arts Centre, Londres (2001) ; à la Tate Britain, Londres (1999) ; au New Museum, New York (1998). Salcedo a participé à de nombreuses expositions collectives, notamment à la Fondation Beyeler, Bâle (2014) ; au Solomon R. Guggenheim Museum, New York (2013) ; à la Hayward Gallery, Londres (2010) ; au MoMA PS1 Contemporary Art Centre, New York (2008) ; à la 8e Biennale internationale d'Istanbul (2003), à la DOCUMENTA 11, Kassel (2002) et à la 24e Biennale de São Paulo (1998).



Sabrina Mezzaqui

(Bologne, Italie, 1964)

Segni, 2005

12 impressions jet d'encre encadrées sur papier

29,5 × 42 cm chacune

Segni (Signes) est composé de dessins représentant de minuscules oiseaux noirs volant en formations variées sur douze feuilles de papier accrochées au mur, semblables à des mots en marche portant leur propre récit silencieux. Ils incitent à réfléchir sur l'infinité et l'insignifiance des êtres vivants dans l'univers. Ils sont devenus des lettres volant à travers une page blanche, se dispersant dans la mémoire pour finalement s'estomper, se dissiper et s'abstraire comme des mots, comme l'histoire des femmes et, en fin de compte, comme l'existence.

En 1985, Sabrina Mezzaqui obtient son diplôme à l'Istituto Statale d'Arte di Bologna avant d'être diplômée de l'Accademia di Belle Arti Bologna en 1993. Parmi ses expositions personnelles les plus récentes, citons : Tenuta dello Scompiglio, Vorno, Italie, 2019 ; Galleria Continua, San Gimignano, Italie, 2017 ; Galleria Minini, Brescia, Italie, 2016 ; Galleria Continua, San Gimignano, Italie, 2015. Parmi ses expositions collectives les plus récentes, nous citerons : Rocca di Angera, Angera, Italie 2020 ; Fabbrica del Vapore, Milan 2019 ; Villa Audi Mosaic Museum – Beyrouth, Liban ; Musée national du Bardo, Le Petit Palais – Tunis, Tunisie 2018 ; Palazzo da Mosto, Reggio Emilia, Italie 2018 ; MAMbo, Bologne 2017.



Monica Bonvicini

(Venise, Italie, 1965)

Home Is Where You Leave Your Belt, 2019

Buffet Thonet B 108, bronze, ceintures pour hommes en cuir noir
90 × 134 × 39 cm (buffet) ; 40 × 40 × 40 cm (boule de ceintures)

L'œuvre se compose d'une console Thonet B 108, créée en 1930/31 par Michael Thonet, un ébéniste austro-hongrois de renom, faisant ainsi allusion à un univers spécifiquement masculin : celui du Bauhaus. Sur la console, fabriquée en acier tubulaire léger courbé, l'artiste a placé une grande et lourde pelote de ceintures pour hommes en bronze, exactement identiques à la ceinture qui entoure la partie inférieure d'un des pieds en acier du meuble.

Ce qui est évoqué ici, c'est une multitude d'hommes qui, après être entrés dans l'espace domestique, ont retiré leur pantalon, suggérant un état de prédominance masculine et les abus et violences possibles des hommes envers les femmes.

Monica Bonvicini vit et travaille actuellement à Berlin. Son travail a été présenté dans de nombreuses biennales prestigieuses, notamment à Berlin (1998, 2004, 2014), Istanbul (2003, 2017), Gwangju (2006), La Nouvelle-Orléans (2008), Venise (1999, 2001, 2005, 2011, 2015) et Busan (2020), ainsi que lors de la triennale de Paris (2012). Elle a présenté des expositions individuelles au Palais de Tokyo, Paris, France (2002) ; Modern Art Oxford, Oxford, Royaume-Uni (2003) ; Secession, Vienne, Autriche (2003) ; Staedtisches Museum Abteiberg, Mönchengladbach, Allemagne (2005, 2012) ; SculptureCenter, New York, NY, États-Unis (2007) ; Art Institute of Chicago, Chicago, IL, États-Unis (2009) ; Kunstmuseum Basel, Suisse (2009) ; Frac des Pays de la Loire, France (2009) ; Kunsthalle Fridericianum, Kassel, Allemagne (2011) ; Centro de Arte Contemporaneo de Málaga, Málaga, Espagne (2011) ; Deichtorhallen Hamburg, Allemagne (2012) ; Kunsthalle Mainz, Allemagne (2013) ; Centre d'art contemporain BALTIC, Gateshead, Royaume-Uni (2016) ; Berlinische Galerie, Berlin (2017) ; Belvedere 21, Vienne, Autriche (2019) ; OGR Officine Grandi Riparazioni, Turin, Italie (2019) ; Kunsthalle Bielefeld, Bielefeld, Allemagne (2021), Kunsthau Graz, Graz, Autriche (2022) ; Kunstmuseum Winterthur, Winterthur, Suisse (2022) ; Bauhaus Dessau, Allemagne (2022) ; Neue Nationalgalerie, Berlin, Allemagne (2022).



Vanessa Beecroft

(Gênes, Italie, 1969)

VBSS.002, 2006–2018

Tirage numérique C-print

230,8 × 177,8 cm

« En Italie, quand j'étais enfant, la culture faisait partie du paysage et constituait un arrière-plan immédiat. Au lieu d'une fleur, on voyait une tête de Laurana ou un tableau de Pollaiuolo. On grandissait sans voir la différence entre une fille, un portrait de Piero della Francesca et une peinture religieuse quelconque sur une fresque en se rendant à l'école. Les sources de mon inspiration sont devenues les peintures et les sculptures des XVe et XVIIe siècles, ainsi que l'architecture de toutes les époques », explique l'artiste.

C'est pourquoi l'artiste représente une Vierge du XXe siècle, mais avec des enfants qui ne sont pas les siens, afin de transmettre un message sur la nécessité du multiculturalisme, de l'ouverture des frontières et de l'abolition des préjugés et des idées préconçues.

Vanessa Beecroft vit à Los Angeles, en Californie. Son travail est présenté à l'échelle internationale depuis 1993. Ses expositions (intitulées VB, suivies d'un numéro) se succèdent depuis plus de vingt-cinq ans. Vanessa Beecroft a été l'une des premières artistes à collaborer avec des marques de mode, dès les années 1990, et collabore étroitement avec le musicien et producteur Kanye West depuis 2009. Aujourd'hui membre à part entière de la culture populaire et du canon de l'art contemporain, son œuvre témoigne également d'un dialogue profond avec l'histoire de l'art et les représentations à travers les traditions européennes et de nombreuses cultures du monde. Elle est également une passionnée de photographie, de dessin, de peinture et de sculpture, utilisant tous les médiums pour présenter des perspectives sur le corps, tout en combinant les influences de la Renaissance avec la représentation moderne. Son art est un champ d'expérimentation passionné, ancré dans l'histoire, qui se révèle selon ses propres règles et s'étend au monde dans lequel il prend de nombreuses connotations philosophiques et politiques pour questionner le sens de notre existence en tant qu'êtres humains.



Rä di Martino

(Roma, 1975)

The Picture Of Ourselves, 2013

vidéo HD, 3 min

Propriété de l'artiste

Dans la vidéo *The Picture of Ourselves*, Rä di Martino nous projette dans la dimension de l'enfance qui devient un avertissement pour la vie adulte.

La vidéo montre en alternance des gros plans d'une petite fille au regard fixe et d'un jeune homme à l'air dur et tendu. En observant leurs expressions, le spectateur est amené à supposer qu'il assiste à une scène de violence de la part de l'homme envers la petite fille. Seule la scène finale révèle ce qui se passe réellement : il n'y a pas de violence, au contraire, l'homme soulève la petite fille (qui est peut-être sa fille) en se tendant pour la rendre plus légère. La position à l'envers de la petite fille suggère le renversement du sens de la scène, qui, de dramatique, se révèle être un avertissement pour la protection des droits de l'enfant.

Rä di Martino est née à Rome en 1975 ; elle vit et travaille actuellement à Rome. Depuis le début des années 2000, elle expose en Italie et à l'étranger dans des institutions telles que la Tate Modern à Londres (2007-2013), le PS1 à New York (2006-2007), le Palazzo Grassi à Venise (2008-2016), la Quadriennale à Rome (2008-2016), la Biennale de Venise (2007), la Fondazione Sandretto Re Rebaudengo à Turin (2012), le MACRO (2006) et le MAXXI à Rome (2014-2017), le Museion à Bolzano (2014-2015), le NIMK à Amsterdam (2007), le MCA à Chicago (2009), le MALI à Lima (2013), le Bronx Museum à New York (2008), le Magasin à Grenoble (2010), le Hangar Bicocca (2009-2011) et le PAC à Milan (2014). Elle a participé à des festivals internationaux de cinéma, notamment à la Mostra de Venise (2014) avec le moyen métrage *The Show MAS Go On*, qui a remporté le prix SIAE, le prix Gillo Pontecorvo et un Ruban d'argent du meilleur documentaire.

En 2017, son premier long métrage/documentaire *Controfigura* est présenté à la Mostra de Venise. En 2018, elle remporte le prix Italian Council et en 2023, l'appel à candidatures du ministère de la Créativité contemporaine PAC avec le Museo Archeologico de Potenza.



Shilpa Gupta

(Mumbai, Inde, 1976)

I look at things with eyes different from yours, 2010

Impression sur miroir, rideau brodé sur tige métallique

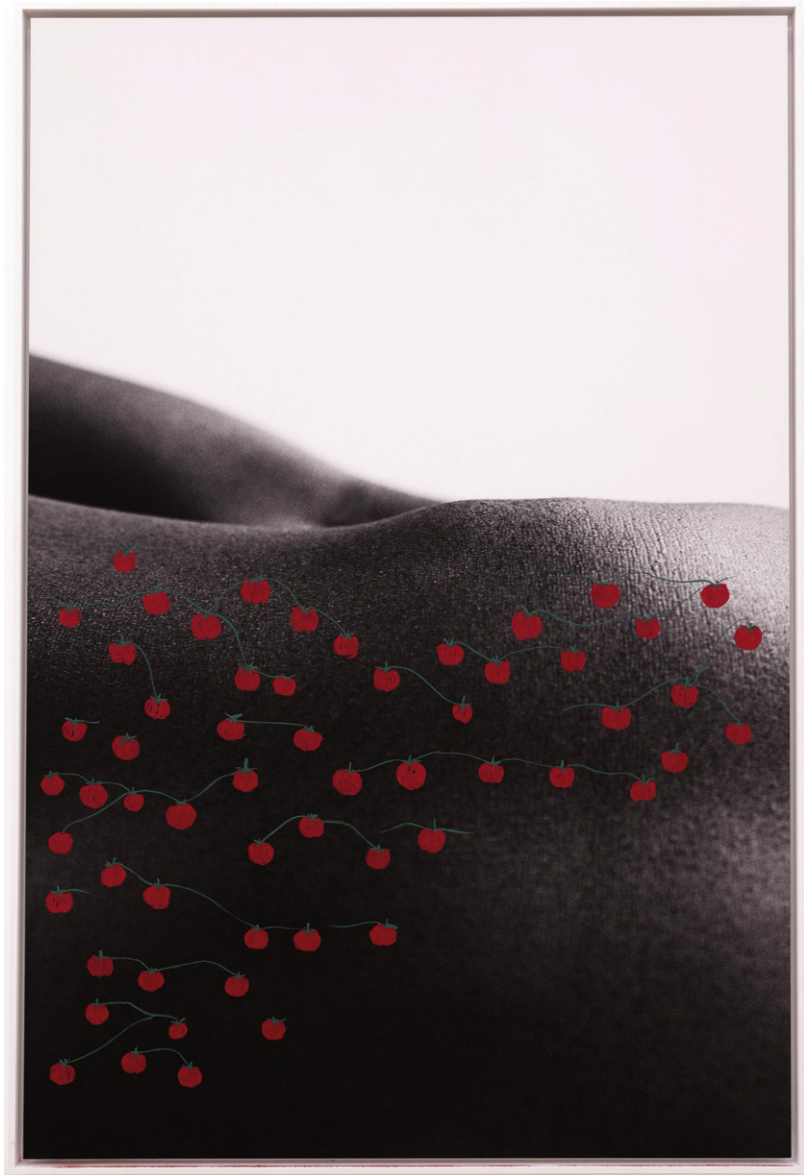
147 × 104 × 12,5 cm. Éd. 1/3

Un miroir recouvert d'un rideau en velours rouge, sur lequel est brodé le texte « I Look at Things » (Je vois les choses).

Lorsque l'on tire le rideau, la phrase se poursuit sur le miroir – « With Eyes Different from Yours » (Avec des yeux différents des vôtres) – et le spectateur se voit dans le reflet. L'artiste, en tant que femme, regarde le monde, nous le montre, et nous incite à réfléchir à notre propre point de départ.

« I Look at Things With Eyes Different from Yours » est une phrase qui marque une condition existentielle fondamentale : nous voyons le monde en fonction de notre propre environnement, et l'Autre (le point de vue féminin, en particulier) est toujours ailleurs, avec d'autres yeux – et cette prise de conscience est le meilleur point de départ pour se voir et se comprendre avec respect.

Shilpa Gupta vit et travaille à Mumbai, où elle a étudié la sculpture à la Sir J. J. School of Fine Arts. Ses œuvres ont été exposées dans de grandes institutions et musées internationaux, tels que : la Tate Modern, le Museum of Modern Art, le Louisiana Museum, le Centre Georges Pompidou, la Serpentine Gallery, la Fondazione Sandretto Re Rebaudengo, le Mori Museum, le Solomon R. Guggenheim Museum, le ZKM, le Kiran Nadar Museum et la Devi Art Foundation. Gupta a participé à de nombreuses biennales et triennales, parmi lesquelles : la 58^e Biennale de Venise (2019), la Biennale de Kochi Muziris (2018), la Triennale NGV (2017), la Biennale de Berlin (2014), la Triennale du New Museum (2009), la Biennale de Sharjah (2013), la Biennale de Lyon (2009), la Biennale de Gwangju (2008), la Triennale de Yokohama (2008) et la Biennale de Liverpool (2006). Ses œuvres font partie des collections de musées et d'institutions prestigieuses, tels que le Solomon R. Guggenheim Museum et le Centre Georges Pompidou.



Binta Diaw

(Milan, Italie, 1995)

Paysage Corporel VII, 2022

Craie naturelle sur photographie imprimée sur papier coton

100 × 165 cm

La série *Paysages Corporels* comprend des photographies retouchées à la surface avec des pigments naturels. Le corps féminin noir est une preuve évidente de douleur, de violence, de lutte, de souffrance et d'inégalité. La relation ancestrale entre les corps féminins et la nature revient dans ces œuvres, qui photographient différentes parties du corps de l'artiste. Un corps comme terrain de résistance, de pouvoir et d'action, illuminé par des traces de couleur sur la surface photographique, qui transforment les lignes, les traces, les symboles et les formes du corps en voyages, réflexions et paysages harmonieux, idéalement infinis.

Dans cette photographie en particulier, l'artiste a voulu dessiner sur elle-même des grappes de tomates avec de nombreuses références historiques, identitaires et culturelles. La photographie ouverte réfléchit sur la citoyenneté et le concept d'italianité à partir de la tomate, un symbole qui a accompagné l'Italie tout au long de son histoire, jusqu'à nos jours.

Binta Diaw vit et travaille actuellement à Milan. En 2022, elle a été la première lauréate du prix franco-italien Pujade-Lauraine. Parmi ses expositions récentes, citons celles organisées au Madre, Naples (2022) ; à la Centrale Fies, Dro (2022) ; à la Galerie Cécile Fakhoury, Dakar (2022) ; au Bungalow ChertLüdde, Berlin (2022) ; à la Casa Testori, Milan (2022) ; à l'Institut culturel italien, Paris (2022) ; au MA*GA, Gallarate, Milan (2020) et à Savvy Contemporary, Berlin (2019).

